

ABBAS BEYDOUN

Un billet
pour deux

Anthologie poétique
2010-2019

traduite de l'arabe (Liban)
par Nathalie Bontemps

Sindbad/*ACTES SUD*
L'ORIENT DES LIVRES

DU MÊME AUTEUR

LE POÈME DE TYR, Sindbad/Actes Sud, 2002.

TOMBES DE VERRE, Sindbad/Actes Sud, 2007.

LES PORTES DE BEYROUTH, Sindbad/Actes Sud, 2009.

LES MIROIRS DE FRANKENSTEIN, Sindbad/Actes Sud, 2013

Sindbad

est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Poèmes extraits des recueils suivants, tous édités par Dâr Al-Sâqî, Beyrouth :

Bitâqa li-shakhsayn, 2009.

Salât li-bidâyat al-saqî , 2014.

Mitâfizîq al-thalab, 2016.

Al-Hadâd la yahmil tâjan, 2019.

© Abbas Beydoun, 2021.

Abbas Beydoun

Un billet pour deux

Anthologie poétique
2010-2019

*traduit de l'arabe (Liban)
par Nathalie Bontemps*

Sindbad/ACTES SUD
L'ORIENT DES LIVRES

UN BILLET POUR DEUX
(2010)

LA CORDE

Il voulait
sans espoir
rester dans l'esprit de la porte ou de la table de chevet.
Il s'assurait de la présence de ses livres,
qu'il gardait neufs,
et ne craignait pas d'écrire
sur du papier lisse
une table astiquée
sans un grain de poussière
ni une seule empreinte.
Il s'asseyait, l'air d'un bouddha morose,
prenant l'expression d'un vieil homme rusé
pour se dégager de tout fardeau
et arriver sans souffrance,
laissant les choses mûrir prématurément,
sans marche douloureuse dans le temps,
sans passer par l'épreuve d'un feu et d'une vérité tous deux
mensongers.

La vieillesse est un mensonge fait à la mort
qui ne trouvera, à l'attendre,
que le mur.

Puisque ceux qui se jettent à l'eau
trompent les bateaux
ou arrivent avant eux.

C'est ainsi qu'on boit la mer
ou qu'on entre dans la gueule du destin
sans attendre, languissant,
qu'apparaisse la baleine bleue,
sans passer sa jeunesse
à nettoyer les volcans,
sans faire lentement
l'expérience du fer brûlant
ou du désir écorché.

La vieillesse est un mensonge fait à la mort,
et ceux qui affichent leur grand âge
savent que la vie n'est plus une corde,
et qu'ils peuvent poursuivre, avec ou sans elle.

Personne ne croira
qu'ils n'ont ni sang ni poitrine,
capables de sauter
sans bouger.

Ils détruisent de vénérables choses.

Il suffit qu'ils s'exhibent avec la corde en dehors des remparts,
il suffit que la cécité
soit leur jeu préféré.

Bassam, qui écrivait ce qu'il voulait
avec n'importe quelle lettre,
avec le premier mot qui lui passait par la tête,

disait toujours :

“Quand je ne suis pas là,
le mot n’a pas besoin de moi.

Quand il n’y a pas de mots,
il suffit d’un oiseau de papier

ou bien d’une forme

pour qu’un oiseau se pose.

On peut mettre une pomme à la place de Dieu

X à la place d’un cœur

une pierre à la place d’une tête

on peut écrire avec le coin de l’œil,

avec le souffle, où aucun mot ne s’entend,

on peut écrire un mot qui n’a d’autre réponse

que la mort.”

UN BILLET POUR DEUX

Les trains ne font pas peur, mais nous continuons à penser qu'ils ont un passé avec les animaux carnivores et le commerce des esclaves. Qu'ils ne sont parvenus à cette discipline que par l'oppression. Qu'ils continuent à traîner leur douloureuse longueur, à la recherche d'une fin fuyante. Alors, la ligne de fer pourrait disparaître comme un signe de servitude devenu inutile.

Nous continuons à penser que leur technique n'a pas progressé. Qu'ils ressemblent de plus en plus à des cages, et que, sur le sol des gares, ils semblent eux-mêmes entravés et déserts. Quand nous sommes dedans, nous sommes poursuivis par la sensation de ne pas conserver nos vraies dimensions. Nous avons le même fond que nos valises. L'exiguïté nous pousse à exécuter l'ordre, tandis que le plafond et la dureté des parois forment une loi. Ceci ne tiendra pas face à la distance dans laquelle le train ne cesse de s'allonger. La vitesse et l'étendue l'avalent, et ne reste qu'une douloureuse longueur qui siffle sans arrêt et croît sans vie, comme les cheveux des morts. Nous

disparaissons alors dans la dimension unique, sans nous libérer, et sur le mur unique il ne reste plus rien.

Ils nous remettent des chiffres en série. Le billet est pour deux. Avec, on peut inviter une personne, qui probablement sera un disparu. Il crachine depuis deux ou trois jours à Paris, et cela ne s'arrêtera que quand il ne restera plus une seule âme dans la rue, et que les gares se rempliront de morts. Les âmes sont à l'étroit elles aussi, et volent lourdement. C'est peut-être pour cela que nous les heurtons, que nous sentons le spleen et le froid peser dans nos poumons, que nous expirons un air épais. Il crachine depuis deux ou trois jours à Paris, et l'air est totalement bleu. Les âmes elles aussi peuvent se briser, ou bien elles deviennent transparentes dans le verre, et l'on peut, sans peur, voyager ensemble dans la même atmosphère mouillée. L'humidité les conduit aux gares, et, avec un billet pour deux, on peut inviter quelqu'un.

Cela coûtera plus qu'une idée passagère. Cela exigera un numéro de série et un billet. Car les contrôleurs savent bien qu'il nous faut un mort pour nous aider à traverser cette contrée vide de vent. Il nous le faut pour pouvoir sauter ensemble dans la dimension unique, puis en revenir après un instant de disparition totale. Nous revenons mouillés ou nuageux. C'est ce qui nous rend capables, avec la facilité des radars, de capter ces êtres qui tombent du léger crachin. Et nous ignorons d'où ils nous parviennent.

Nous voyageons avec un livre. Celui-ci dit que se préparer à la mort exige un temps plus long que la vie elle-même. Les morts préfèrent voyager dans un livre.

Il crachine depuis deux jours, l'air est bleu, et la vitre les porte jusqu'à nous. Nous n'aurons pas besoin qu'on les greffe

douloureusement dans nos corps, que la peau se déchire, et qu'ait lieu la douloureuse opération de métamorphose. Ils ne sortiront pas. Nous aurons disparu avant eux, et cela se fera en un seul bond. Nous serons, ensemble, des touristes sous la pluie. Nous les porterons comme des oiseaux sur nos épaules. B. H. sera dans mon œil gauche. Nous verrons des arbres se séparer et se rejoindre sans aucun souvenir embarrassant, sans cette méfiance à l'égard des vides qui remplissaient notre amitié. Car ici nous n'avons pas péché, et il nous sera plus facile de rendre au monde la clé que nous n'avons pas su utiliser.

BOUDDHA

Un jeune homme de cent ans
lisait à propos du singe
qui d'un seul bond survolait îles et villes
sans, bien sûr, les regarder.
Tout ce qu'il voulait, c'était se déplacer,
être ailleurs à chaque instant,
toujours plus loin, et peu lui importait
de savoir où il était ni ce qui s'y trouvait.
Il parcourait le monde sans le voir,
jusqu'à ce qu'à la fin il ne reste plus rien.
Il avait atteint le bout du monde.
Il n'y trouva ni hommes, ni animaux, ni même lieu,
il ne trouva pas de fin.
Il avait atteint le vide parfait.
Il ne restait plus
au singe au grand bond
qu'à se faire bouddha,
et à s'asseoir sur le trône.

Le jeune homme de cent ans
n'était pas un singe miraculeux, ne bondissait pas.
Au contraire, il détestait sortir.
Il passait tout son temps dans la même chambre,
vivait chaque jour selon le même agencement.
Il arriva progressivement à cette perfection.
Nul doute que c'était cela la bonne formule :
tout changement entraînerait un revers de chance,
et l'exposerait à la menace.

C'est pourquoi, de là où il se trouvait,
il sautait par-dessus tout désir contrevenant,
toute expérience grandiloquente,
il sautait par-dessus une enfance restée dans le sac,
un cœur coupé en deux,
la vie d'autres gens
qui n'avaient pas su marcher sur les murs.
Il sautait avant que la vie ne devienne montagne,
avant qu'il ne lui devienne difficile de porter sa bibliothèque,
et d'emporter sa maison sur son dos.
Il sautait par-dessus quelques années,
parfois des décennies entières,
il sautait, sautait,
et, à la fin, il arrivait tout juste dans son bureau.
Ce n'était pas le bout du monde...

Il parcourut cent ans et arriva jeune.
Il dépassa toutes les expériences sans les avoir vécues.
Sa vie entière était indemne,
mais elle s'était pétrifiée faute d'utilisation.